18

MANIFESTE

TOUCHANT

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DE LA MALADIE

QUI A RÉGNÉ A BARCELONE EN L'ANNÉE 1821;

Présenté à l'auguste Congrès national, par une réunion libre de médecins étrangers et nationaux;

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR J. A. ROCHOUX,

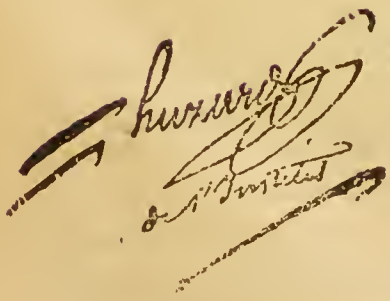
D.-M.-P., Adjoint au cinquième Dispensaire de la Société Philanthropique, Membre de la Commission médicale envoyée en Catalogne, Correspondant de l'Académie de Médecine-Pratique de Barcelone, de la Société royale de Médecine de Marseille, et de l'Académie de Médecine de la même ville; ancien Médecin en second, de l'Hôpital Militaire du Fort-Royal (Martinique), etc.

Salus populi suprema lex esto.

A PARIS,

Chez BECHET jeune, Libraire, place de l'École-de-Médecine, N.° 4.

1822.



INTRODUCTION (1).

Bien que les documents demandés par le gouvernement supérieur, aux diverses corporations savantes de la Péninsule, soient assurément très-propres à l'éclairer sur toutes les questions relatives à l'origine et à la propagation de la maladie dévastatrice qu'a éprouvée l'an passé, la capitale de la Catalogne, nous, Médecins soussignés, n'en croyons pas moins devoir respectueusement soumettre le présent manifeste, à l'auguste congrès, au moment où il va ouvrir ses

(1) A l'époque où notre manifeste a paru, le rapport de MM. Bally, Pariset et François ne pouvait pas être connu à Barcelone. C'est donc fort innocemment que nous avons réfuté un assez grand nombre des assertions inexactes échappées à ces Messieurs. Mais la lutte ne s'en trouve pas moins engagée, et il faut bien la suivre jusqu'au bout : voilà l'unique motif qui me détermine à relever, dans des notes, plusieurs autres erreurs du Rapport, à mesure que notre texte m'en fournira l'occasion. Tout cependant ne sera pas encore fait, et j'aurai besoin, pour achever ma tâche, des pièces officielles que M. le professeur Piguillém m'écrit être sur le point de livrer à l'impression. J'espère alors pouvoir démontrer évidemment la nullité médicale du travail de mes ex-collègues, et dès cet instant j'en prends l'engagement formel.

séances, et discuter les lois sanitaires de la monarchie espagnole. On ne peut se le dissimuler, les progrès de la science réclament impérieusement la réforme de lois enfantées dans des siècles de barbarie, empreintes de la plus crasse ignorance, et que le temps, qui détruit tout, n'a pu, jusqu'à présent, rectifier en rien, tant une aveugle et pernicieuse routine a exercé d'influence, sur un sujet du plus haut intérêt pour les peuples.

Entraînés par la force irrésistible de l'opinion, libres de toute autre influence, nous avons formé, de notre propre mouvement, une réunion vraiment remarquable, et peut-être sans exemple, dans l'histoire de la science. Il se trouve en effet, parmi nous, des médecins venus d'Angleterre et de France, avec le seul dessein philantropique de vérifier, si les faits observés à Barcelone étaient conformes à ce qu'ils avaient déjà vu, non-seulement en divers endroits d'Europe, mais encore en Afrique et dans les Indes orientales et occidentales.

Il s'en trouve aussi qui, s'étant crus solidement appuyés sur des doctrines regardées jusqu'ici comme incontestables, avaient soutenu avec force la contagion de la fièvre jaune et son importation d'Amérique en Europe. Ceux-là, désabusés par une triste expérience, ont reconnu depuis, quelle immense différence existe entre les connaissances puisées dans les livres, et celles que l'on acquiert au lit des malades. Ils ont été conduits par-là, à adopter un doute philosophique, et ont enfin abjuré leurs erreurs, ne craignant pas de publier une généreuse rétractation,

comme l'ont fait, en pareilles circonstances, les médecins les plus célèbres des Amériques.

Presque nous tous, témoins oculaires de l'horrible scène, depuis son commencement jusqu'à sa fin, supérieurs à la crainte que devait inspirer la gravité du mal et bravant toute espèce de périls, nous avons eu occasion d'observer l'épidémie dans les lazarets, les hôpitaux, à Barcelonette, dans les maisons particulières, sur des sujets de toutes les conditions et sous toutes les formes variées qu'elle a revêtues. Depuis lors, notre unique objet a été de nous communiquer, avec les plus grands détails, dans des réunions qui ont duré plus de deux mois, tout ce que chacun de nous avait observé.

Après avoir ainsi rassemblé un nombre convenable de faits authentiques, nous les avons analysés, comparés, discutés avec la plus scrupuleuse attention, n'épargnant aucune peine pour arriver à la vérité qu'il était à peu près impossible de découvrir, au milieu du trouble général et de la confusion qui régnait, durant l'épidémie. Notre manifeste est, par conséquent, le résultat d'un nombre presque infini d'observations exactement recueillies et scrupuleusement discutées. Il présente une suite de corollaires appuyés sur des faits d'une vérité incontestable, que ne pourront révoquer en doute les partisans d'une opinion opposée à la nôtre. Cette manière simple et franche de développer toute notre pensée, nous a semblé préférable à un discours scientifique, présenté avec art et susceptible par-là de séduire le gouvernement.

L'esprit de corporation, de sa nature suspect et exclusif, ne pourrait être soupçonné dans une association qui s'est dissoute immédiatement après avoir signé cet écrit. Cependant, cette prompte séparation, et le grand éloignement qui va bientôt se trouver entre nous, ne nous empêcheront pas d'entretenir une correspondance suivie : c'est que, dans la république des lettres, les hommes d'un même sentiment ne forment qu'une même famille. Nous aurons beau être dispersés dans différentes régions, l'esprit philantropique, dont nous sommes animés, nous inspirera toujours, et nous ne cesserons jamais d'élever la voix en faveur de l'humanité outragée par ces lois sanitaires qui, basées sur des erreurs funestes, ont eu pour résultat constant d'augmenter les maux, au lieu de contribuer à la félicité des nations.

Le premier manifeste publié par la Junte supérieure de santé de Catalogne, en date du 14 août 1821, déclare que *la maladie est exotique, ses miasmes producteurs ayant été apportés de la Havanedans notre port.*

Le 22 du même mois, cette Junte assure positivement que, *le mal engendré dans le port, n'avait pas déployé de caractère contagieux.*

En date du 25, elle ajoute qu'*unie avec la Junte municipale, elle continue à prendre les mesures*

les plus actives pour retenir confiné dans le port le mal qui S'Y EST DÉVELOPPÉ.

On n'est point encore parvenu jusqu'ici à signaler celui ou ceux des navires qui peuvent avoir porté la maladie, de la Havane dans notre port.

Il résulte des actes de la Junte municipale que les premiers malades ont été observés sur la polacre napolitaine *la Conception*, mouillée dans notre port, depuis le 23 avril 1821, laquelle polacre n'avait pas été à la Havane.

Il est également certain que, le 28 avril 1821, il est parti, de la Havane, un convoi composé de cinquante-deux navires, dont vingt sont arrivés dans notre port depuis le 17 jusqu'au 23 juin. Suivant des documents authentiques, la fièvre jaune ne régnait pas à la Havane lors du départ du convoi, qui n'a eu que trois ou quatre malades, pendant la traversée, et un ou deux morts (1).

---

(1) Les 52 bâtimens marchands du convoi étaient escortés par un vaisseau de 80 canons et un brick de guerre. Ces deux navires portaient environ 800 hommes d'équipage : on en comptait à-peu-près autant sur les marchands, ce qui, joint à un très-grand nombre de passagers, que la crainte des évènemens d'outre-mer amenait en Europe, donne au moins 2,000 hommes. Sur ce nombre, il n'y a eu que deux morts, et quatre ou cinq malades, dans les six ou huit premiers jours du départ de la flotte, lorsqu'elle était encore par le travers des Bermudes. Depuis lors, elle a joui d'une santé parfaite, de telle sorte qu'il n'est peut-être pas encore arrivé en Es-

On accuse principalement les bricks *Taille-Pierre* et *Grand-Turc* de nous avoir apporté la fièvre jaune (1). Néanmoins, il résulte de la déclaration publiée dans le *Diario Brusi*, du 14 août dernier, par le capitaine du *Taille-Pierre* (déclaration qui n'a été démentie par personne), que ce bâtiment a relâché le 12 juin à Carthagène, où il a débarqué deux passagers. Il est également constaté que le *Grand-Turc* a laissé, le 5 juin, vingt-quatre passagers à Cadix, et pourtant la fièvre jaune ne s'est pas

---

pagne, un convoi aussi nombreux, dans un aussi bon état de santé. Tous les bâtimens avaient patentes nettes.

(1) Le navire le *Grand-Turc* a fourni à la Commission les contes les plus ridicules ; en voici la preuve. Elle dit en effet (page 21 de son *Rapport*) : « Enfin, l'on » raconte que, de quarante personnes qui, le 15 juillet, » montèrent sur le *Grand-Turc* pour voir le spectacle des » joûtes, trente-cinq ont péri peu de temps après. Nous » attendons les notes détaillées que l'on nous a promises » sur ce fait, et nous les communiquerons à Votre Excel- » lence. » En attendant que Messieurs les Commissaires reçoivent leurs notes, je dirai qu'on n'a observé de malades dans Barcelone, que le 3 septembre, c'est-à-dire, cinquante jours après la fête du mois de juillet. Tous les individus qui furent atteints de la maladie avant cette époque, appartenaient à la Barcelonette, excepté cinq ou six employés à bord de navires marchands où ils avaient contracté le mal. Ces faits sont constatés par les pièces officielles qu'a publiées la municipalité de Barcelone. (*Sucinta Relacion*, p. 98 et 110).

manifestée dans ces ports qui, par leur situation, leur latitude et leur température, sont plus disposés à la développer que Barcelone, situé au nord-est de l'Espagne.

Sans nous arrêter aux observations qui prouvent que, dans les mois de février, mars, avril, mai et juin, il y a eu, dans la ville et à Barcelonette, des fièvres avec vomissement noir, ictère et autres symptômes alarmants (1), comme cela a lieu, plus ou moins fréquemment, chaque année d'une manière sporadique ; nous nous bornerons à faire remarquer que les

---

(1) M. Lopez fut appelé en consultation dans les premiers jours de février 1821, auprès d'un homme qui demeurait derrière la Bourse. Il le trouva avec la jaunisse, de nombreuses pétéchies, des vomissemens noirs, et un saignement considérable des gencives. Cet homme mourut peu de jours après. Si MM. les commissaires avaient fait un moins court séjour à Barcelone, ils auraient connu cette observation et beaucoup d'autres du même genre, et ils n'eussent sans doute pas écrit (*Rapport*, p. 19) : « En 1821, pendant les mois d'avril, mai et juin, » et jusques vers la fin de juillet, la température à Barce- » lone après avoir été un seul jour, dans chacun de ces trois » mois, à 11, 13 et 15 degrés, s'était élevée jusqu'à 19, » 20 et 21 degrés du thermomètre de Réaumur, chaleur » assez forte pour hâter le développement de l'infection, » et la faire agir de très-bonne heure. Cependant on n'en- » tendait pas parler de maladie à Barcelone. » On n'entendait sans doute pas parler de maladie, parmi les *porte-faix* (*voy.* page 15, ligne 2 ᵉ de la note) ; mais peut être les médecins en parlaient-ils.

premiers malades du port se sont présentés seulement vers la fin de juillet, c'est-à-dire, trente-trois jours après l'arrivée des navires, ce qui, joint au temps écoulé depuis leur départ de la Havane, donne une somme de quatre-vingt-dix jours, intervalle suffisant et au-dela, pour le développement d'un germe contagieux, puisqu'il comprend plus de deux quarantaines rigoureuses.

Les marchandises étant transportées et emmagasinées dans différents endroits de la ville, la maladie se déclara vingt-trois jours après cette opération, non sur les personnes qui avaient touché et conduit les objets infectés, mais sur celles qui, par état, se trouvaient obligées de rester à bord des navires.

La première apparition du mal n'ayant pas coïncidé avec l'arrivée des navires de la Havane, il eût été sans doute plus conforme à la doctrine des contagionistes de l'attribuer à une introduction clandestine, par voie de contrebande; secours habituel de ces Messieurs, lorsqu'ils se trouvent embarrassés pour signaler l'origine des maladies épidémiques.

D'après cet exposé, non-seulement l'importation de la maladie devient douteuse, mais elle se trouve encore mal appuyée et vraiment inadmissible, puisqu'elle repose uniquement sur les assertions de ceux qui l'ont proclamée, de leur autorité privée.

Les partisans de l'importation sont dans l'obligation de préciser les dates (1), de répondre aux ob-

---

(1) Suivant MM. les commissaires, « une légère trans-

jections, de concilier les contradictions qui se présentent à la première vue dans leurs écrits; et jusqu'à ce qu'ils aient rempli cette tâche, loin que l'origine

---

» position dans les dates ne touche nullement à la question principale. » (*Rapp.*, p. 36.) Des médecins peuvent-ils bien soutenir une pareille doctrine, lorsqu'il s'agit d'une question pour la solution de laquelle l'exactitude parfaite des dates et des lieux, est d'une si grande importance? Le peuvent-ils sur-tout, lorsque M. Pariset lui-même, en vérifiant que la maladie avait paru en 1819 à Cadix, deux jours avant l'arrivée de l'*Asia*, a détruit, par ce seul rapprochement de dates, une des importations les mieux accréditées en Europe? (*Obs. sur la Fièvre jaune, faites à Cadix*, p. 53.) Les commissaires s'attendaient sans doute à ce que leur singulière doctrine ferait fortune, lorsqu'ils ont dit (p. 36): « Que » le capitaine du *Grand-Turc* ait reçu sa famille à son » bord, tel ou tel jour, il n'en est pas moins vrai que cette » famille a péri, peu de temps après, du vomissement » noir. » Passe encore s'il y avait dans le fond de ce récit quelque ombre de vérité. Mais ni M. Sagrera, capitaine du *Grand-Turc*, ni personne de sa famille, n'a été atteint de l'épidémie. Ce fait, que je connaissais avant mon départ de Barcelone, m'a de nouveau été confirmé dans le lazaret de Bellegarde, pendant notre quarantaine, par M. Zahn, négociant de Barcelone, très-lié avec M. Sagrera. C'est moi qui, sans le vouloir, ai trompé M. Pariset, relativement à la famille de ce capitaine, en lui racontant un désastre imaginaire que j'avais cru vrai, sur la parole du baigneur de Barcelone M. Castelin.

exotique de la maladie soit prouvée, nous la regarderons comme une pure fable, à l'exemple des médecins les plus célèbres des Antilles qui tiennent l'importation pour impossible.

Après la manifestation de la maladie dans le port, on a vu un grand nombre de malades se rendre à Salou, Sitges, Malgrat, etc., sans qu'ils aient contagié aucun de ces endroits (1).

Les actes de la junte supérieure de santé attestent que, plusieurs jours avant l'arrivée du marchand de jambons à Tortose, on y avait déjà observé un malade, avec tous les symptômes de l'épidémie. Il venait d'une barque mouillée depuis quinze jours dans l'Ebre, et qui n'avait pas été à Barcelone (2).

---

(1) Il est mort plus de 300 personnes aux environs de Barcelone, de Tortose et de Palma ; aucune d'elle n'a communiqué l'épidémie. Ce fait incontestable n'a pas empêché MM. les Commissaires de dire (p. 51) : « Sauf » un petit nombre d'exceptions dont *il ne faut tenir au- » cun compte*, la maladie n'a été portée nulle part sans » se transmettre. » Je laisse aux lecteurs à décider quel compte on doit tenir d'une pareille assertion.

(2) Les partisans de l'importation de la maladie de Barcelone, à Tortose, en sont déja à leur troisième version; (*Dict. acercá*, etc. p. 16), les deux premières ayant déja été reconnues fausses. Si je croyais qu'ils voulussent s'en tenir là, je publierais ici un extrait des *Recherches* du docteur Maclean, d'après lesquelles il reste bien constaté que la troisième supposition, n'est pas plus vraie que les deux précédentes.

La rapidité avec laquelle le mal s'est propagé à Tortose, et cette particularité remarquable de trente individus atteints en même temps, le 29 août, est contraire à l'idée de l'importation.

Les causes locales et météorologiques, en agissant avec plus d'intensité à Tortose, ont dû nécessairement causer de plus grands ravages, et c'est à elles seules qu'il faut attribuer l'origine, la propagation et la disparition de la maladie (1).

Un des deux inspecteurs qui déclarèrent éminemment contagieuse la maladie importée à Tortose, par un marchand de jambons, avait signé, dans tous ses manifestes, que la maladie de Barcelone ne l'était pas, et que probablement elle ne le deviendrait pas par la suite (2).

---

(1) Tous les ans il règne à Tortose, vers la fin de l'été, des fièvres d'accès d'une nature très-grave. Cela fait que les habitans riches sont dans l'habitude d'aller alors à la campagne. La cause de ces maladies se trouve dans de vastes marais, voisins de la ville, qui, comme on sait, est située sur l'Ebre, rivière très-large et d'un cours fort lent. En 1821, ses eaux sont descendues, par suite de l'excessive sécheresse de cette année, plus bas qu'on ne les avait vues depuis plus de cent ans. La position de la ville au pied d'une montagne, y rend la chaleur ordinairement très-forte, et l'an dernier elle y a été excessive.

(2) M. Ramon Merli. C'est lui qui avait imaginé de faire prendre à ses malades, toutes les heures, à l'un un œuf cru; à un second, une demi-once de poudre de

Bien qu'ayant annoncé publiquement l'extrême activité de la contagion à Tortose, les deux inspecteurs n'ont communiqué le mal à aucun des nombreux malades qu'ils ont eus à soigner, après leur retour, dans notre ville. Cependant ils n'avaient pas fait un seul jour de quarantaine, et ils ne s'étaient soumis à aucun des moyens de purification recommandés par les lois sanitaires.

Nous devons rejeter l'idée de l'importation de la fièvre de la Havane à Barcelone, parce qu'elle ne repose sur aucun fait certain, ni sur aucune raison satisfaisante; nous le devons, surtout lorsqu'il suffit d'ouvrir les yeux, pour reconnaître l'existence des causes locales évidentes et palpables, qui, après avoir miné sourdement la salubrité de la ville, ont enfin causé une épidémie, par leur action combinée avec celle de la température et autres conditions météorologiques.

Par le manque de police publique, les cloaques, les égoûts, les canaux des rues et autres conduits souterrains de la ville, se sont trouvés dans un état

---

charbon; à un troisième, autant de fleur de soufre, tandis qu'il le faisait frotter avec de la pommade soufrée. (*Diss. sur le Typhus amaril*, etc., p. 50). MM. Bally, Pariset et François, se sont sur-tout appuyés sur l'autorité de ce sage médecin, dans la lettre qu'ils ont adressée au chef politique de la Catalogne, relativement à l'origine, à la nature, etc., de la maladie de Barcelone. (*Diario Brusi*, 25 novembre 1821.)

de malpropreté excessive, de sorte que, déjà vers la fin de juin, il était impossible de passer le long de la muraille de mer, où ils aboutissent, sans être incommodé par l'odeur infecte que répandaient les substances végétales et animales accumulées dans son voisinage (1).

Sans parler des travaux qui ont été faits les années précédentes dans l'*Acequia condal*, la rareté de

---

(1) « Or, il n'est ni capitaine, ni matelot, ni douanier, ni *porte-faix*, qui se soit avisé de songer à aucune mauvaise odeur. » (*Rapp.*, p. 15.) MM. les Commissaires viennent, il faut en convenir, de citer des autorités vraiment respectables, en fait d'hygiène publique. Cependant j'oserai encore, après cela, transcrire ce qu'a dit, sur le même sujet, un des plus habiles chimistes de Barcelone, le docteur Balcells. Voici comment il s'exprime : « Le port est surchargé de matières animales en putréfaction, comme je m'en suis assuré par des expériences directes, en 1820; mais sans avoir voulu faire part de mes craintes, car on en eût sans doute tenu d'autant moins de compte qu'elles étaient plus fondées. » (*Perio. de la Soc. de salud pub.*, p. 179.) Malgré cela, MM. les commissaires n'ont pas craint de dire (p. 15) quelques lignes avant d'avoir invoqué le témoignage des porte-faix : « Ajoutons que par-tout l'eau du port est claire et limpide. » Et voilà comme on parle aux Ministres ! Ajouterai-je à mon tour, que la municipalité de Barcelone a traité avec une maison de commerce qui s'est engagée à extraire du port, un *demi-million* de pieds cubes de sable et d'immondices? (*Diario Brusi*, 19 janvier 1822.)

l'eau, son peu de pente, et la chaleur du soleil dont elle était frappée tout le jour, en ont augmenté la stagnation, rendu l'écoulement difficile, et favorisé ainsi une évaporation lente et nuisible.

L'examen pratiqué avec soin, par la commission chargée du nettoiement du port, a montré que, *l'Acequia était obstrué à son embouchure, par un banc de sable qui, empêchant son dégorgement, avait occasionné un amas considérable d'eau pourrie, chargée des immondices fournies par les fabriques, tueries, lavoirs et autres établissements situés sur ce ruisseau, d'où s'exhalait une odeur insupportable* (1).

Dans ses opérations, la même commission a trouvé *l'eau croupissante, près de ce banc de sable, et sans écoulement, élevée d'un pied au-dessus du*

---

(1) « Or, ces eaux tantôt divisées et tantôt réunies, » sont toujours courantes ; elles conservent presque par- » tout leur limpidité naturelle, et lorsqu'elles arrivent à » la mer, c'est-à-dire, au point où elles ont reçu le plus de mélanges de toute espèce, l'odorat saisit à peine les émanations qu'elles laissent échapper. » (*Rapp.*, p. 13.) Ce que disent là MM. les Commissaires était en partie vrai, quelque temps même encore après leur départ de Barcelone, par la raison que le *Rech condal* avait été nettoyé en septembre dernier, par ordre de la municipalité. (*Sucinta Relac.*, p. 107.) Mais déja ses eaux avaient repris en février 1822, l'odeur et la couleur que leur a connues M. Piorry (J.-Gén. de Méd., nov. 1821, p. 271), puisque l'alcalde a ordonné (*Diario Brusi*, 29 mars), un nouveau nettoiement du ruisseau limpide de mes collègues.

niveau de la mer, et plus ou moins dans d'autres endroits.

Les ouvrages modernes du port l'ont converti en une sorte de marre fangeuse, dont le nettoyement, négligé depuis plusieurs années, a produit un foyer d'infection qui n'existait pas avant.

Dans les maisons de Barcelonette qui se trouvent le long du port, dans les rues des Encants, de la Merced, de Moncada, et autres, rapprochées du foyer de l'infection, la mortalité a été horrible et presque générale, tandis que dans les rues Sainte-Anne, Tallers, Saint-Pierre-du-Haut, et autres, exposées au nord et plus éloignées du lieu infecté, on a vu peu de malades, et seulement un ou deux par maison (1).

---

(1) « Peut-être n'est-il pas une seule maison où une » première fièvre jaune introduite, on n'en ait vu succes- » sivement paraître une seconde, une troisième, une » quatrième, une cinquième, ainsi de suite, jusqu'à des » nombres effrayans. » (*Rapp.*, p. 38.) Les choses se sont, il est vrai, passées plusieurs fois, comme l'indiquent les Commissaires; mais dans beaucoup d'autres circonstances, le résultat a été tout différent. Ainsi, M. Lopez a eu occasion de soigner à Barcelone, trois malades dans trois familles composées de 11, de 8 et de 6 personnes : le mal s'est cependant borné à ces trois premiers individus. D'après le rapport du même médecin, il est mort à Roquetas, près Tortose, un épidémié dans une petite maison qui contenait 72 réfugiés, et un autre dans une sorte de cabane, où il s'en trouvait 18.

Et si dans les rues de Molas, de Roig, de Patritxol, etc., qui, à la vérité, sont éloignées du port, la mortalité a été considérable, il est à propos de faire observer qu'elles sont dirigées du sud-est au nord-ouest (1), et que d'ailleurs on a observé dans toutes les épidémies, des anomalies de ce genre, la maladie se glissant pour ainsi dire d'un bout de rue à l'autre. Au surplus, si l'on voulait rendre raison de tous les

---

Le mal ne s'est communiqué à personne. A la campagne, les faits de ce genre fourmillent, et on ne leur connaît pas jusqu'ici, d'exception bien prouvée.

(1) La direction des rues, leur rapprochement du port, les égoûts dont elles sont parcourues, sont trois données de la plus haute importance pour rendre compte de la mortalité, et lorsqu'on les prendra toutes en considération, il y aura peu de faits dont on ne puisse par là, rendre une raison satisfaisante. Par exemple, il est vrai, comme le rapportent MM. les commissaires (pag. 11), que « de toutes les rues de Barcelone, la plus propre, la »plus large, la mieux aérée peut-être, et certainement »une des plus maltraitées par la maladie, a été la rue du »comte de l'Asalto. » Mais cette rue est la troisième à partir du port; mais elle offre un égoût très-vaste, sur-tout à partir de la rue Saint-Ramon, et dont l'odeur est infecte, lorsqu'il vient à pleuvoir. Aussi cette même rue a-t elle été excessivement maltraitée dans sa partie basse, tandis qu'un peu plus haut elle a médiocrement souffert, et nullement vers son extrémité voisine du rempart. Voilà ce que ces Messieurs n'ont garde de dire ; cela ne faisait pas leur compte.

phénomènes, on trouverait autant de difficulté à les expliquer par la contagion.

On a prétendu que plusieurs familles ont passé tout le temps de l'épidémie, campées à droite de la porte de mer, endroit très-rapproché du lieu infecté, sans presque avoir ressenti les effets d'un tel voisinage, de sorte qu'elles n'auraient perdu que deux individus, qui encore auraient été gagner le mal à Barcelonette. Outre qu'il a été constaté qu'un assez grand nombre de ces personnes ont été atteintes de l'épidémie, comme elles ont du reste entretenu une communication non interrompue, avec les habitants de Barcelonette, l'argument est également applicable contre la contagion. Enfin, si l'on examine bien la position du lieu où vivaient ces gens, on verra qu'ils étaient à l'abri du sud-est, vent conducteur des miasmes délétères, comme le prouve la direction suivant laquelle la maladie s'est répandue (1).

---

(1) Outre la position de ces hommes, par rapport au vent dominant, il faut considérer encore leur mode de logement. Assurément on ne peut, sous le rapport de la ventilation, comparer en aucune manière des gens abrités par des toiles tendues horizontalement, avec ceux qui habitent des maisons. Il faut aussi tenir compte de leur nombre. D'après M. Bally (*Obs. des Sc. méd.*, *janv.* 1822, p. 44), ils étaient 400. Le *Rapport* (p. 16) les réduit à environ 300. Le fait est qu'ils étaient encore beaucoup moins nombreux. D'après le témoignage de M. Salva, ils auraient été au plus 60 ou 80. Ils ont au reste, comme nous l'avons dit, entretenu de continuelles

Si à toutes les causes locales, évidentes et palpables, précédemment indiquées, on ajoute l'état atmosphérique antérieur à l'apparition de l'épidémie, et l'influence des conditions météorologiques, on ne pourra se refuser à croire que ce concours d'agents morbifiques n'ait été suffisant pour produire la fièvre, sans le secours d'un germe exotique vraiment imaginaire.

L'époque à laquelle le mal a commencé, est précisément celle où l'on a toujours vu se manifester en Espagne, et dans les autres endroits, les épidémies du genre de la nôtre.

Celle qui régna en 1804 en Andalousie, commença au mois d'août dans dix cantons différents, et en septembre elle en atteignit 8 des 23 qu'elle affligea cette même année.

Suivant le cours des autres épidémies, la maladie de Barcelone a été en augmentant graduellement jusqu'au milieu d'octobre, puisque le 19 il est mort 246 personnes. Depuis cette époque elle a commencé à diminuer avec une égale régularité.

On remarqua également en 1804, dans 16 cantons de l'Espagne, que la plus grande mortalité eut lieu en octobre, de sorte qu'à Cadix et à Alicante le plus grand nombre des morts s'observa le même jour, le 9 du même mois.

---

communications avec les épidémiés. Par exemple, la femme de l'un de ces pêcheurs campés a soigné 16 malades à Barcelonette. Néanmoins elle a toujours conservé sa santé, elle et toute sa famille.

Lorsqu'il y avait le plus de malades, la fureur de l'épidémie commença notablement à se calmer, de manière que la mortalité ayant été, comme nous avons dit, de 246 personnes le 19 octobre, elle se réduisit à 98, le 2 novembre, et continua depuis, à diminuer d'une manière régulière et progressive, jusqu'à la fin.

En 1665, lorsque l'on comptait à Londres 30 ou 40 mille malades, l'épidémie déclina et cessa successivement. La même chose s'observa à Marseille, en 1720. Les autres épidémies les plus meurtrières, de l'Égypte et de Moscow, ont présenté le même phénomène, c'est-à-dire que le mal a commencé à faiblir, d'une manière très-sensible, au moment même où le nombre des morts et des malades était le plus grand.

Et quelle est la maladie, purement contagieuse, dont l'apparition et la cessation sont entièrement subordonnées à certaines saisons de l'année?

La fièvre n'a pas franchi les fossés qui entourent Barcelone. Si ce fait ne prouve pas qu'elle était purement locale, qu'on nous apprenne donc, au moins, quelle cause peut l'avoir ainsi circonscrite et limitée.

Aucun fait avéré ne prouve qu'une personne saine ait gagné le mal, hors la sphère d'action des causes locales, quelque nombreuses et intimes qu'aient pu être ses communications avec les malades ou leurs effets.

Ainsi, comme il est bien constaté que les premiers malades observés dans la ville, près la bourse, rue

Molas, rue des Encants, etc., avaient gagné le mal dans le port, il l'est également que ceux qui plus tard tombèrent malades à Gracia, Sans, et autres lieux de la plaine de Barcelone, avaient puisé le germe de leur affection dans les murs de cette ville. Et soit que ces mêmes individus guérissent ou mourussent, aucun d'eux n'a communiqué le mal aux assistants qui n'avaient pas été à Barcelone.

Un très-grand nombre de personnes, après avoir passé tout le jour à la ville, avaient pour habitude d'aller coucher dans les campagnes voisines, au sein de leurs familles; d'autres quittaient la ville le jour même où elles venaient de perdre quelqu'un de leurs proches. Tout cela se passait sans que l'on prît les moindres mesures de purification; et cependant le mal ne s'est pas propagé.

L'emploi journalier des voitures qui avaient conduit furtivement des malades; le transport des matelas, linges de corps, habits et meubles sortis du foyer de l'épidémie, n'ont pu la faire dépasser les limites qui lui étaient fixées.

Malgré l'encombrement dans des maisons étroites, malgré l'effroi et beaucoup d'autres causes propres à propager une maladie, pour peu qu'elle eût été contagieuse, la nôtre n'en est pas moins restée renfermée dans l'enceinte de la ville.

Et si, d'aller respirer l'air pur de la campagne, ou seulement de sortir de la ville, suffisait pour détruire l'activité de la prétendue semence contagieuse et l'empêcher de germer dans les lieux où on la trans-

portait, on l'a vue également ne pouvoir point se développer, dans les endroits qui paraissaient les plus propres à faire ressortir la propriété contagieuse des maladies.

Loin d'avoir été en raison directe de la fréquence des communications avec les malades, le danger a été au contraire en raison inverse.

Un lazareth de marine où l'on a reçu, depuis le 7 d'août jusqu'au 13 septembre, 79 épidémiés, desquels 55 sont morts, et 24 ont guéri, aucun des 32 employés de toutes classes, appelés à leur donner des soins, n'a contracté la maladie.

A l'hôpital de la Vice-Reine, qui a reçu 56 malades, lesquels ont donnés 39 morts et 17 guérisons, on ne vit que 4 malades parmi les 23 employés de l'établissement; encore faut-il faire observer qu'ils étaient venus de Barcelone. Tous ont guéri.

Au séminaire, où l'on a transporté 1767 malades, dont 1293 ont péri, il n'y a eu que trois malades parmi les 90 employés de cet hôpital, c'est-à-dire un sur 30; ce qui montre que cette classe d'individus jouissait d'une meilleure santé que les autres habitants de la ville (1).

---

(1) Dans ce relevé, qui porte seulement sur les employés permanents du Séminaire, on n'a pas fait entrer M. Jouarri, dont la maladie pourrait bien être en partie due aux travaux d'anatomie pathologique auxquels il s'est livré, avec unzè le digne des plus grands éloges. Par la même raison, on n'y a pas compris la sœur Joséphine

Tandis que dans l'hôpital général, ceux qui n'avaient aucune communication avec les malades, le devinrent eux-mêmes, comme le prieur de la convalescence, le pharmacien en chef, le procureur, et autres; tandis que l'épidémie n'épargnait pas même les fous sequestrés dans leurs loges, qui tout-à-coup venaient se plaindre d'une sorte d'ardeur brûlante à la tête, dont ils étaient inopinément saisis (1), elle respecta sans exception aucune, les vicaires, les sœurs et les frères, qui prodiguaient leurs soins aux malades; les médecins, les chirurgiens, etc.

Morelle qui, sans avoir éprouvé le moindre dérangement dans sa santé, a soigné, avec une charité capable d'honorer les plus beaux temps du christianisme, 250 femmes atteintes de l'épidémie. Cette respectable sœur ne croyait pas à la contagion ; aussi a-t-elle éprouvé toutes sortes de vexations de MM. les Commissaires, tandis que la sœur Vincent, vraie croyante sur ce chapitre, a reçu toutes les faveurs de ces Messieurs. Cependant ses services se sont bornés, à passer tout son temps au Consulat français, à prendre soin de leurs bouillons et de leurs tisanes. (*Voy.* pour plus de détails, l'*Ind. Catalan*, 20 janv. 1822.)

(1) Les fous, comme tout le monde le sait, ont très-peu de communication avec l'extérieur. Malgré cela, un de ces malheureux est mort dans sa loge, le 2 juillet 1821, avec tous les symptômes du *typhus amarit*, savoir : la jaunisse, des vomissemens noirs et des hémorrhagies. Une dame atteinte d'une affection de poitrine chronique, qui la retenait à la chambre, depuis près de cinq mois,

Comment pourrait-on admettre que dans un aussi grand nombre d'assistants, il n'y en avait aucun d'apte à recevoir la contagion, lorsque parmi eux se trouvaient des sujets si différents par l'âge, le sexe, le tempérament, le genre de vie, la sensibilité, etc.?

Ceux qui ont disséqué les cadavres avec intrépidité, n'ont pas contracté la maladie, et il faut noter qu'un d'eux, M. Ribera, s'étant blessé profondément le doigt, avec la pointe d'un scalpel, il lui survint un gonflement des glandes de l'aiselle, qui persista plusieurs jours, mais il en fut quitte pour ce léger accident.

Si des faits aussi nombreux et aussi répétés ne fournissent pas une preuve convaincante contre l'existence de la contagion, nous devons avouer que nous ignorons ce qu'il faut entendre par preuve convaincante.

Plusieurs personnes qui avaient eu la maladie dans les Amériques et à Cadix, non-seulement l'ont contractée de nouveau, mais de plus y ont succombé.

Quelques familles qui, se tenant renfermées chez elles, prenaient tous les moyens imaginables pour éviter les communications avec le dehors, ne furent

---

mourut également avec les symptômes du typhus, le 27 juillet. Ce dernier fait m'a été communiqué par le docteur Lopez, appelé en consultation auprès de cette dame, peu de jours avant sa mort. L'autre a été constaté par MM. Salva et Duran, médecins de l'Hôpital-général, qui l'y ont observé.

pas, pour cela, à l'abri d'une maladie produite par des causes à l'influence desquelles de pareilles précautions ne pouvaient les soustraire. C'est ainsi que le capitaine d'un bâtiment arrivé du Nord, le 4 septembre, tomba malade à son bord, peu de jours après avoir jeté l'ancre, et n'ayant pas encore communiqué avec la terre. Enfin il y a nombre d'exemples de six et même de huit personnes, d'une même famille, attaquées simultanément, c'est-à-dire, dans le même jour, à la même heure et presque au même instant. Or, ces faits démontrent incontestablement que tant qu'il existe une cause morbifique susceptible d'agir sur une population entière, aucun des cas allégués en preuve de la transmission de la maladie d'un individu à un autre, ne peut être uniquement expliqué par le contact médiat ou immédiat, puisque il faut toujours ajouter à cette circonstance particulière, l'action de la cause générale.

Lorsqu'il est en notre pouvoir de conserver le germe des maladies contagieuses, comme la syphilis, la variole, la vaccine, la gale, etc., de les propager, de les multiplier à volonté, il est impossible, à présent que l'épidémie est finie, de la faire reparaître par aucun moyen à nous connu; et l'on pourrait défier ceux qui l'attribuent à des miasmes exotiques, de la reproduire, non-seulement dans la saison actuelle, mais même dans toute autre qui n'offrirait pas la réunion des causes sous l'influence desquelles elle s'est développée. Il y a, en effet, un

très-grand nombre d'exemples de personnes qui ont habité les appartements où étaient morts des épidémiés, sans les avoir auparavant désinfectés ; qui ont couché dans les mêmes lits, sans que les matelas en eussent été blanchis ou refaits, qui ont porté les mêmes habits, le même linge, sans aucune purification préalable (1) ; et il n'existe pas, dans tout cela, un seul exemple de la communication d'une maladie qui devait nécessairement disparaître, à l'époque fixée par la succession des saisons.

Le dictamen adressé à notre gouvernement par la commission française, en date du 25 novembre 1821, ne reposant pas sur des observations exactes et duement discutées, ne saurait en imposer à personne, bien qu'il soit signé par MM. Pariset, Bally et François, médecins vraiment dignes de l'honorable mission dont ils étaient chargés.

Après avoir dit : *La fièvre de Barcelone est la fièvre jaune d'Amérique, la même que nous avons vue dans les Antilles et à Cadix*, ces Messieurs ajoutent : *C'est un Protée qui revêt tant de formes*

---

(1) *L'ayuntamiento* avait décidé que les effets des 1293 personnes mortes au Séminaire, seraient déposés en magasin, et brûlés à la fin de l'épidémie. Lorsque l'on voulut mettre à exécution cette dernière mesure, il ne se trouva pas les hardes de vingt personnes : tout le reste avait disparu, et très-certainement avait déja servi. Je tiens ce fait de M. Montagut, qui avait été chargé de faire exécuter la mesure sanitaire en question.

différentes et offre de si étranges anomalies, soit dans la lenteur ou la rapidité de sa marche, soit dans la combinaison, la succession, les degrés de ses phénomènes, qu'il est impossible de l'assujettir à une marche fixe et invariable.

Mais ce qui a causé le plus grand étonnement à tout le monde, même aux personnes le moins instruites, c'est le passage suivant : *La fièvre jaune de Barcelone est contagieuse à un degré que nous » n'avons observé dans aucune maladie de cette » nature.* »

Certes, les faits irréfragables rapportés jusqu'ici forment un argument des plus pressants, que ne pourront réfuter messieurs les Commissaires, qui pour avoir voulu trop prouver, n'ont évidemment rien prouvé du tout.

Ces Messieurs n'ayant pu, à cause de leurs maladies, durant leur court séjour à Barcelone, recueillir par eux-mêmes les observations dont ils avaient besoin, ont été forcés de s'en rapporter à ce que leur racontaient des sujets séduits par de trompeuses apparences. Après avoir ainsi amoncelé, pêle-mêle, toute espèce de récits, ils ont produit un travail qui ne peut soutenir un seul instant, le regard scrutateur d'une critique tant soit peu juste et sévère.

Les écrits des médecins de Carthagène ne méritent pas plus de confiance, car ils fourmillent d'erreurs grossières, qu'on n'a pas manqué de relever. Bien plus, un de ces médecins, le docteur Furio, a fait

preuve d'une inexactitude vraiment condamnable, en citant des faits on ne peut plus éloignés de la vérité ; témoin l'histoire ridicule de l'importation de la maladie à Palma, qu'a démentie celui-là même à qui l'on avait attribué cette prétendue importation (1).

Les mesures sanitaires, adoptées par notre gouvernement, dès le commencement de l'épidémie, sont un des arguments les plus forts à faire valoir contre l'existence de la contagion.

Il a permis la fréquentation et la communication des habitans de Barcelone avec ceux de Barcelonette, jusqu'au 2 septembre; il n'a point empêché de transporter à l'hôpital-général, les malades pro-

---

(1) Tout le monde a cru long-temps que M. Coll, capitaine du paquebot de Majorque, ayant été convaincu d'avoir introduit furtivement des réfugiés de Barcelone à Palma, qui auraient ensuite infecté cette ville, avait été garotté, (étranglé) comme coupable d'infraction aux lois sanitaires. Les médecins de Carthagène avaient admis une version à-peu-près semblable, lorsqu'ils accusèrent (*Diario Dorca*, 8 fév. 1822), le capitaine Coll, d'avoir introduit à Palma la maladie dont il était atteint, en la communiquant d'abord à *toute sa famille*. Ce capitaine répondit le 9 suivant, dans le même Journal, que ni lui ni personne de sa famille n'avait jamais été atteints de l'épidémie. Mais on a beau relever leurs bévues, les *contagionistes importateurs* n'en vont pas moins leur train, tant ils paraissent convaincus de l'infaillibilité du système qu'ils ont adopté.

venants des navires, lorsque le lazaret était déja installé; dans tous ses manifestes, principalement dans celui du 15 août, il a persisté à soutenir que, *malgré l'origine exotique de la fièvre transportée de la Havane dans notre port, elle ne s'était pas montrée contagieuse, et que probablement elle ne le deviendrait pas.* Toutes ces circonstances forment, il faut en convenir, un ensemble de preuves contre la propriété contagieuse de la maladie, qui cependant aurait dû lui être inhérente, en la supposant *exotique.*

Depuis l'origine de l'épidémie, la Junte supérieure de santé avait toujours soutenu, comme nous venons de le dire, que notre fièvre n'était pas contagieuse. Elle avait même fait effacer le mot de *contagion*, écrit par erreur sur une pièce officielle. Ce fut seulement le 1er. septembre, que ses médecins déclarèrent que la fièvre jaune, existant à la Barcelonette, commençait à laisser *poindre* son caractère contagieux.

La barrière ayant été placée la nuit suivante, c'était apparemment dans le but d'arrêter les progrès de la contagion, alors qu'elle commençait à donner les premiers signes de son existence.

L'expérience a prouvé l'insuffisance de cette mesure extrêmement préjudiciable pour les malheureux habitans mis en incommunication (1), et tout-à-fait

(1) La population de la Barcelonette était de 5,500 ames. 2,000 environ sont sortis, et tous, à de légères

inutile pour empêcher le mal de pénétrer dans la ville.

Le 3 septembre, jour où l'on plaça la barrière de la Barcelonette, il y avait seulement neuf malades dans cette ville. De ce jour jusqu'au 10, le nombre des malades monta à cent soixante-deux.

Le seul moyen vraiment efficace, employé par le gouvernement, savoir *l'émigration*, en même temps qu'il montre l'influence des causes locales, détruit, du même coup, toute idée de contagion.

Ceux qui sortirent de Barcelonette avec tous leurs effets, sans se soumettre aux purifications exigées par les contagionistes, ne portèrent la maladie dans aucun des lieux où ils se retirèrent; et si quelques-uns tombèrent malades, c'est qu'ils emportaient avec eux le germe de la maladie. Comme, plus tard, les réfugiés de Barcelone, ils ne la transmirent pas aux assistans qui n'avaient pas été antérieurement dans le foyer de l'infection.

---

exceptions près, ont conservé leur santé. Parmi les 3,500 restés, 1,320 ont péri. Assurément il y en a beaucoup de ceux là qui seraient encore pleins de vie, si l'on n'eût pas mis de barrière.

La mortalité a été à Barcelone entre le quart et le cinquième de la population restante. A la Barcelonette, elle s'est élevée au-dessus du tiers. C'est que cette ville est toute sur le port, ou, pour mieux dire, dans le port. Son peu d'étendue n'a cependant pas empêché la mortalité d'être comparativemen t moindre dans les rues les moins rapprochées du port.

Malgré ces nombreux exemples, les réfugiés éprouvèrent toutes sortes de vexations. Les habitans des alentours, même ceux des montagnes les plus élevées, prirent contre eux les précautions les plus arbitraires. Poussés par la crainte d'une contagion imaginaire, on les vît méconnaître les droits les plus sacrés de l'humanité, et donner par cette conduite, la preuve déplorable de l'ignorance superstitieuse dans laquelle la routine sanitaire a placé les peuples. Mais, d'un autre côté, les infractions, soit manifestes, soit clandestines, de l'étroit cordon qui nous entourait ont porté le peuple lui-même, à tourner en ridicule cette mesure sanitaire, qu'il qualifiait par les expressions les plus triviales.

De tout ce que nous venons d'exposer, nous croyons pouvoir conclure :

1o. Que la maladie qui a régné à Barcelone, en 1821, était *indigène* ;

2o. Qu'elle était épidémique ;

3o. Qu'elle n'était pas contagieuse (1) ;

---

(1) Pour déterminer si la maladie de Barcelone était de nature contagieuse, il faut uniquement s'appuyer sur les cas de communication qui ont pu être observés hors la ville. Or, si vraiment il en existe de ce genre, il sont en nombre excessivement petit. Ce seraient : 1.° trois exemples de contagion observés dans les environs de Barcelone (*Dict. acergá*, etc., p. 16, N.° 22) ; 2.° dix autres cas semblables qu'auraient présentés les employés du lazaret de Mahon (*Diario Brusi*, 20 février 1822).

4o. Que les mesures sanitaires, adoptées par le gouvernement, ont été précaires, entièrement inutiles et même nuisibles, si l'on en excepte l'émigration;

5o. Que si au lieu de languir dans une lâche et coupable inaction, *en se bornant à combattre une contagion invisible et imaginaire, inconnue dans son essence, et dont l'existence ne peut être démontrée*, on a recours à des moyens énergiquement suivis, pour éloigner les causes locales dont nous avons signalé la réalité, Barcelone, nous osons l'assurer, recouvrera la salubrité dont elle aurait toujours dû jouir, et avec elle, tous les avantages que son commerce, son active industrie procure non-seule-

---

Mais il reste encore à décider si les trois premiers contagiés n'avaient pas séjourné à Barcelone, et si ceux de Mahon n'auraient pas été à bord des navires infectés. Au reste, en supposant ces faits tels qu'ils sont rapportés, ils ont cela de commun que le mal s'est borné à ceux qui l'ont d'abord reçu, sans se transmettre à d'autres; et l'exemple de Mahon nous apprend que 188 malades admis dans le lazaret, n'auraient contagié que dix individus. D'où il résulte que, si la maladie de Barcelone n'avait pas eu d'autre cause de développement que sa propriété contagieuse, loin de s'étendre et d'envahir la ville entière, elle se fût promptement éteinte d'elle-même. C'est dans ce sens que j'ai cru pouvoir signer qu'elle n'était pas contagieuse.

ment à la Catalogne, mais à l'Espagne entière, et aux nations les plus éloignées (1).

Barcelone, le 21 février 1822.

Signé *Charles Maclean*, M.-D. de Londres.— *Lassis*, D.-M.-P. — *Rochoux*, D.-M.-P.— *Francisco Piguillém*, vice-président de la

---

(1) En parlant de la maladie de Barcelone, MM. les Commissaires ont dit (p. 2 de leur préface) : « Le public » sentira lui-même, ce que l'on doit craindre d'un fléau » qui s'est rendu maître d'une partie de la malheureuse » Espagne; qui n'en sortira plus; qui depuis vingt ans a » envahi deux cents lieues de pays vers le Nord, qui me- » nace d'embrasser les pays voisins, et a déja jeté des » étincelles en France et en Italie. » De pareilles ~~as-~~ ~~sertions~~ ne méritent assurément pas une réfutation sérieuse. Nous nous bornons à les rapprocher des judicieuses réflexions de M. Bally, qui, en parlant des Etats-Unis (*du Typhus d'Amér.*, préface, p. xv), n'a pas craint de s'exprimer de la manière suivante, en 1814 : « Que serait devenue cette république qui occupe une si » vaste étendue de territoire, si elle n'avait profité des » révolutions de l'Europe, et des émigrations des An- » tilles, si elle ne recevait dans son sein les fugitifs, les « malheureux, les mécontens? peut-être un désert. » Tout le monde sait cependant que depuis l'époque où M. Bally a exprimé ses craintes philanthropiques, sur le sort des Etats de l'union, leur population a augmenté de plus de 4 millions d'ames, et cela malgré de fréquentes épidémies contre lesquelles on n'a employé aucune des

subdélégation de Médecine. — *Francisco Salva*, professeur de clinique interne. — *Manuel Duran*, de l'Académie de Médecine-Pratique. — *Juan Lopez*, membre de la Junte supérieure de santé. — *Salvador Campmany*, médecin de l'Hôpital militaire. — *Ignacio Porta*, de l'Académie de Médecine-Pratique. — *José Calveras*, membre de la subdélégation de Médecine. — *Antonio Mayner*, D.-M. — *Raymundo Duran*, médecin de l'Hôpital-général. — *Buenaventura Sahuc*, idem.

---

mesures sanitaires si fortement recommandées en Europe.

Tandis que tout semble conspirer pour prédire à la Catalogne l'avenir le plus sinistre, je ne crains pas de dire que si l'on exécute avec soin toutes les mesures d'hygiène publique conseillées par le docteur Balcells (*Expurgo y desinf.* p. 177), Barcelone jouira sans interruption, de toute la salubrité que lui promettent sa situation géographique, la douceur de sa température, et la nature de son sol.

FIN.

Imprimerie de MIGNERET, rue du Dragon, N.° 20.